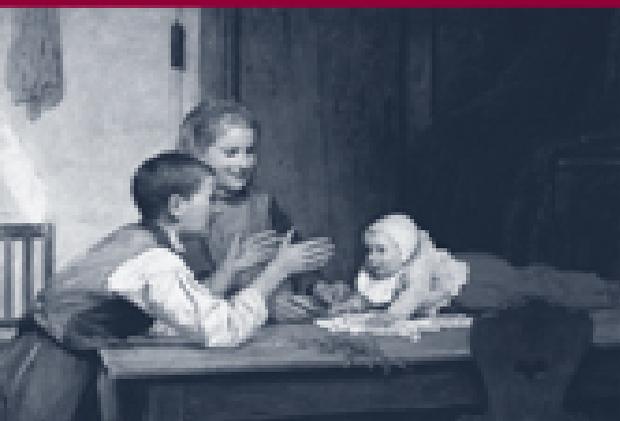


Les fratries

Une démographie sociale de la germanité

Michel Oris, Guy Brunet, Eric Widmer & Alain Bideau (éds)



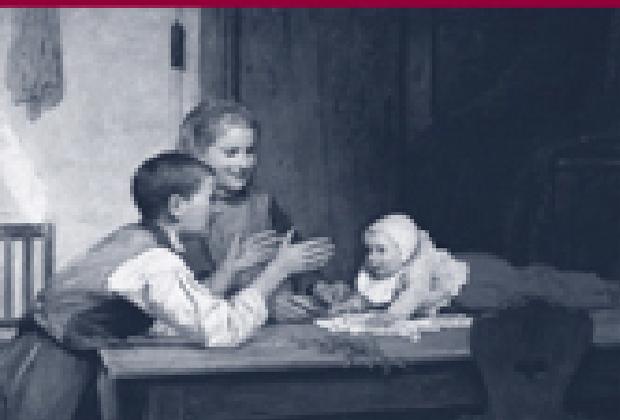
POPULATION, FAMILLE ET SOCIÉTÉ
VOL. 6

PETER LANG

Les fratries

Une démographie sociale de la germanité

Michel Oris, Guy Brunet, Eric Widmer & Alain Bideau (éds)



POPULATION, FAMILLE ET SOCIÉTÉ
VOL. 6

PETER LANG

La démographie sociale de la germanité

Une démarche interdisciplinaire en construction

Michel ORIS, Guy BRUNET, Eric WIDMER et Alain BIDEAU

Cet ouvrage est issu d'un colloque organisé à Lyon en décembre 2003 dans le cadre des Entretiens Jacques Cartier. Presque chaque année, le Centre Cartier soutient ainsi avec générosité et constance la dynamique imbriquée de l'histoire des populations et de la démographie. Après une certaine fermeture sur elles-mêmes, due notamment à une ambition d'affirmation et d'autonomisation dans les mondes académiques et scientifiques, ces disciplines sont passées par une crise salutaire puisqu'elles sont en plein renouveau depuis une quinzaine d'années. Parmi les voies empruntées par cette régénération, un dialogue plus substantiel avec l'histoire et la sociologie de la famille a ouvert la piste sans nul doute la plus fructueuse. Pourtant, alors que le lien fraternel est systématiquement cité comme une des trois relations familiales fondamentales avec les rapports parents-enfants et ceux au sein du couple, le colloque Jacques Cartier de 2003 s'est attaqué à un territoire en jachère.

Dans cette introduction, nous commencerons par nous joindre au chœur des pleureuses en constatant que les études démographiques portant explicitement sur les fratries ont été et restent peu nombreuses. Au-delà du constat, il importe de comprendre pourquoi, les raisons étant en partie propres au paradigme disciplinaire, en partie semblables à celles qui expliquent un sous-investissement à peu près similaire dans les autres disciplines sœurs. Récemment, la psychologie sociale et la sociologie nous ont offert des bilans des recherches qui permettent de dresser un rapide état des connaissances sur les fratries contemporaines, où en particulier la dimension du cours de la vie n'a été que partiellement creusée. Les fratries se dessinent comme un objet d'étude qui dépasse de loin ce que les approches démographiques peuvent apporter, et qui pour autant requiert une démographie renouvelée dans ses thèmes et ses méthodes. En somme,

l'état des lieux sociologiques nous permet de mieux fonder une interdisciplinarité où chaque discipline réalise ses objectifs tout en apportant une valeur ajoutée à l'ensemble.

En l'occurrence, le colloque de décembre 2003, ce volume aujourd'hui, ont voulu en premier lieu corriger une idée reçue, celle qui voit les fratries comme relativement stables alors même que les relations de couple et les liens parents-enfants font l'objet de bouleversements multiples. Monique Buisson le montre, sans d'ailleurs reprendre cette assertion à son compte, cette absence d'historicité est une explication régulièrement avancée dans les sciences sociales pour justifier le désintérêt vis-à-vis des fratries (Buisson 2003, 17). Les bilans des travaux anthropologiques et de démographie historique, offerts dans ce volume par Agnès Fine et par le trio Guy Brunet, Michel Oris et Muriel Neven, soulignent au contraire la profondeur et la diversité des évolutions historiques. Cette histoire est prolongée par les contributions de Laurent Toulemon, Jacques Légaré et Carolyne Alix, qui explorent l'histoire démographique des fratries françaises et québécoises au XX^e siècle, en comparant leurs observations avec celles provenant de divers pays européens et nord-américains. Les études modèles en la matière sont celles de Laurent Toulemon, qui nous offre ici un bilan sur les problèmes de mesure, devenus redoutables avec les recompositions familiales.

Les grandes évolutions démographiques n'ont évidemment pas été indépendantes des ruptures historiques dans l'organisation socioéconomique des populations occidentales. Nous ne considérerons pas en tant que tels les vieux équilibres malthusiens, leur bouleversement par l'industrialisation et l'urbanisation, la transition délicate de la pauvreté à la relative abondance de masse, mais elles seront vues à travers les filtres des systèmes familiaux et des transformations du cours de la vie. Les premiers régulaient les rapports entre population et économie, et la manière dont ils sélectionnaient et discriminaient au sein des fratries était leur outil le plus puissant, qui plus est exprimant des idéologies sociales et affectant profondément la vie des aînés et des cadets, des garçons et des filles. Dans ce volume, Hilde Bras et Muriel Neven, Jürgen Schlumbohm, José Antonio Ortega et Alberto Sanz-Gimeno nous donnent trois études sur fratries et trajectoires de vie entre 1760 et 1970 en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne. Ces cas historiques sont inscrits dans le travail, la survie et même la mort. Inversement, les situations et processus contemporains sont ancrés sinon dans une enfance, en tout cas dans une cohabi-

tation régulée par les parents et prolongée par la scolarisation et le retardement de l'entrée dans la vie active. Certes, dans les sociétés française et suisse dans lesquelles se situent les fratries étudiées par Monique Buisson, Jean-Hugues Déchaux, Agnès Martial, Eric Widmer et Jean Kellerhals, les inégalités sociales, les difficultés et les peines n'ont pas disparu, mais les enjeux sont clairement moins dramatiques, de vie et non plus de survie.

Toutes ces analyses enrichissent nos connaissances et suggèrent des pistes, de nouveaux thèmes et des développements méthodologiques permettant d'articuler une démographie sociale authentique, donc partie prenante d'un projet interdisciplinaire exigeant. En ce sens, l'étude des fratries est une clé d'accès à la compréhension de multiples processus sociaux. Ces perspectives concluront cette introduction.

Les fratries: un territoire en jachère au sein d'une démographie familiale en plein essor

En démographie aussi, l'étude des fratries en tant qu'objet scientifique propre a été négligée. Parmi les quelques 10 revues de *Population Studies* archivées sur la base de données JStor¹, une recherche sur *sibling(s)*, *sibs-hip*, *sister(s)*, *brother(s)*, *sisterhood*, *brotherhood*, ne permet même pas de repérer vingt articles. Avec les mêmes critères, le site de *Population Index*², qui référence 46 035 recherches démographiques publiées entre 1986 et 2000, renvoie à moins de 150 publications. La principale revue francophone, *Population*³, publiée par l'Institut National d'Etudes Démo-

1 Il s'agit de *Demography* 1964-2003, *International Family Planning Perspectives* 1979-2004, *International Family Planning Perspectives and Digest* 1978, *International Family Planning Digest* 1975-1977, *International Migration Review* 1966-2000, *International Migration Digest* 1964-1966, *Perspectives on Sexual and Reproductive Health* 2002-2004, *Family Planning Perspectives* 1969-2001, *Population (English Edition, 2002-)* 2002-2003, *Population: An English Selection* 1989-2001, *Population (French Edition)* 1946-2003, *Population and Development Review* 1975-2003, *Population Index* 1937-1985, *Population Literature* 1935-1936, *Population Studies* 1947-2002, *Studies in Family Planning* 1963-2003.

2 <http://popindex.princeton.edu/>

3 http://www.ined.fr/fr/ressources_documentation/publications/population/

graphiques depuis 1946, ne contient que 4 textes qui, d'après leur titre, traitent explicitement des fratries et 2 sur les frères et sœurs.

Ce bilan quantitatif médiocre sous-estime autant qu'il surestime l'intérêt pour la thématique des fratries, et à beaucoup d'égard il décrit plus ce qu'a été la discipline que son état présent. Comme en sociologie ou en psychologie, depuis longtemps les démographes ont analysé la question de manière indirecte en considérant la fécondité. Ils ont mesuré de façon répétitive la descendance finale (observée ou théorique) ou nombre moyen d'enfants par femme. Dans les années 1980 déjà, Hervé Le Bras (1982a) avait montré comment et avec quelles précautions on peut passer de ce chiffre à la dimension moyenne de la fratrie, voire à la distribution des tailles. Pourtant, il a fallu attendre le XXI^e siècle pour que Laurent Toulemon remette l'ouvrage sur le métier et que son travail rencontre un vif intérêt (Toulemon 2001 et dans ce volume). Le long combat pro-nataliste a aussi suscité quantité d'études comme, typiquement, celle des probabilités d'agrandissement, estimant par exemple les chances qu'une famille de deux enfants en ait un troisième. Le rang de naissance ou la taille de la fratrie d'origine (comme approximation de la fécondité parentale) ont également été utilisés comme variables explicatives, notamment dans les études de transmission intergénérationnelle de comportements, mais plus au cours des deux dernières décennies qu'auparavant (Desplanques 1986; Desjardins *et al.* 1991; Murphy & Knudsen 2002; Régnier-Loilier 2006).

Le peu d'intérêt de la démographie pour notre thème est d'autant plus avéré que certains des travaux repris dans les comptages énoncés ci-dessus parce que leur titre inclut explicitement des termes comme fratrie ou *sibling*, ne traitent en réalité pour ainsi dire pas de cet objet. A la fin des années 1970, des chercheurs américains ont essayé d'établir la relation entre le taux intrinsèque de croissance d'une population et le rapport du nombre moyen de sœurs cadettes au nombre moyen de sœurs aînées (Goldman 1978; Wachter 1980). Mais c'est bien la mesure de l'expansion démographique qui les intéressait. De manière similaire, la méthode des sœurs ou des sorories (*sisterhood method*) pour estimer la mortalité maternelle a connu un grand succès depuis le début des années 1990 (Graham, Brass & Snow 1989; Filippi & Graham 1990).

Ce type de techniques se rattache aux deux composantes de la *démographie pure*, l'analyse démographique et l'étude de la dynamique des populations (Véron 1993, 63sv.). A l'époque où la discipline se voulait la plus scientifique des sciences sociales et affirmait volontiers son objecti-

tivité, l'obsession de la mesure, de sa correction et de sa fiabilité, l'emportait le plus souvent sur les considérations économiques et sociales. Les premières études démographiques des fratries dans la littérature francophone en offrent une illustration pour ainsi dire caricaturale. En 1973, Louis Henry en personne consacre une note à la question. Il observe que dans les enquêtes, lorsque l'on demande à une personne combien elle a eu de frères et de sœurs, elle donne un chiffre inférieur d'une unité à celui que fourniraient les parents auquel on demanderait leur nombre d'enfants. «Cette liaison rigide est à l'origine d'une erreur fréquente et d'ailleurs grave, car elle conduit à des interprétations carrément fausses» (Henry 1973, 938). Il note aussi les distorsions dues à la non prise en compte des familles sans enfant, «absentes de la distribution du nombre de frères et sœurs plus un» (Henry 1973, 939). De nos jours, la «gravité» de ces problèmes ne saute plus nécessairement aux yeux...

Quatre ans plus tard, le directeur de l'INED, Gérard Calot reprenait le même titre que Louis Henry – «Enfants, frères et sœurs» – en y ajoutant cependant «aînés et puînés». Un bref texte introduit ce solide article de 34 pages. Partant du constat – déjà en 1981! – de la rareté des études consacrées aux frères et aux sœurs, il enchaîne:

Avec l'enfant unique, la psychologie aborde la question sous l'aspect négatif de l'absence; la langue courante elle-même fait défaut lorsque l'on veut désigner sans pédanterie «la fratrie». Il ne faut donc pas s'étonner que la statistique partage cette discrétion et concentre exclusivement son attention sur les relations verticales d'ascendance et de descendance, au détriment des relations latérales. L'absence de données ne constitue cependant pas un obstacle insurmontable car la distribution du nombre de frères et sœurs est en rapport nécessaire avec celle du nombre d'enfants dans les familles (Calot 1981, 361).

Longue citation, mais si éclairante! La nouveauté du thème, à peine désigné par la langue, ainsi que la nécessaire interdisciplinarité qu'il impose, sont d'emblée reconnues. Un des si (trop) rares espaces de coopération entre démographie et psychologie est même évoqué, à travers la relation entre personnalité et nombre de frères et sœurs. Son analyse a longtemps été l'objet d'une instrumentalisation idéologique pro-nataliste. Les enfants uniques supposés asociaux, centrés sur eux-mêmes et fermés aux autres, sont opposés aux rejetons de familles nombreuses, présentés comme plus généreux et ouverts (Blake 1991, 272). La politique de l'enfant unique, brutalement menée en République Populaire de Chine depuis 1978, a suscité de manière analogue la crainte de voir émerger une génération de

«petits empereurs» (Poston & Falbo 1990). Mais les études de terrain, en Occident comme en Orient, ont essentiellement balayé ces présupposés, même si le débat autour des relations entre taille des fratries et développement intellectuel reste vif (Guo & van Wey 1999; Downey *et al.* 1999).

Toujours dans la longue citation qui introduit l'article de Gérard Calot, que dire, plus encore, d'une démographie confondue avec la statistique. De fait, le point de départ de l'auteur est similaire à celui de Henry mais plus élaboré. Il s'agit des confusions fréquentes entre les distributions des couples selon leur nombre d'enfants, des familles ayant eu au moins un enfant selon la taille de leur descendance, des enfants selon la dimension de la fratrie dont ils sont issus, et de celle des enfants selon leur rang de naissance, ou selon le nombre de leurs aînés ou de leurs cadets (les puînés). La partie théorique développe, à partir de plus de cent formules mathématiques, les relations entre ces distributions. L'étude dite empirique, basée sur l'enquête sur les familles françaises de 1975, est en fait une succession de tests de la qualité des estimations.

L'utilité du travail est hors de doute: mesurer et le faire correctement restent et resteront des exigences incontournables. Mais il faut reconnaître que cette démographie est bien typique de son époque. Elle est une science de la reconstruction et de la description des structures, des flux et de leurs relations, à travers une méthodologie quantitative solide qui veut mesurer des phénomènes purs (comme une mortalité non censurée par les migrations, par exemple), le tout fondé sur la conviction que plus les nombres sont grands, plus forte est leur valeur. Une science des masses, non des individus (Ritschard & Oris 2005, 284).

Dans les années 1980, durant une période de doutes et de redéploiement, a émergé la prise de conscience d'un manque bien plus considérable que l'absence de recherches sur les fratries, et l'expliquant par ailleurs: c'était la faiblesse de la démographie familiale (Berquo & Xenos 1992, 8). En 1992 encore, Charlotte Höhn observait que alors même que la plupart des comportements démographiques prennent place dans la famille, les ouvrages sur la population n'y consacrent souvent pas même un chapitre. Quand il y a un, sa petitesse et sa superficialité font ressortir le contraste avec le traitement accordé aux grands thèmes comme la fécondité, la mortalité, les migrations et les structures d'âges (Höhn 1992, 3). C'est bien le carcan de l'analyse démographique «classique» qui expliquait ce blocage.

The traditional demographic analysis of such events as births, marriage, divorces, deaths, and migrations, has the advantage that numbers of these events can be related to individuals in the same age group and can, therefore, be measured more easily and included in models. The inclusion of other family members in such analyses causes difficulties because they will generally differ in age and sex, and complications are also introduced because they do not generally live together continuously (Höhn 1992, 3).

Des lignes qui s'appliquent parfaitement aux frères et sœurs et à l'étude des fratries.

Mais ce constat est dépassé. Depuis 15 ou 20 ans, la démographie a été profondément renouvelée par le paradigme du cours de la vie, qui a offert à la fois des concepts et des méthodes statistiques dans une perspective explicitement interdisciplinaire. L'ensemble a permis le basculement vers la micro analyse des données individuelles et la recherche causale (Ritschard & Oris 2005, 286-287). Pour contrecarrer le piège des interprétations individualistes que tend à générer l'individualisme méthodologique, l'étude des «linked lives» s'est développée plus récemment avec un dynamisme certain (Hagestad 2003). Il en a résulté une progression foudroyante de la démographie familiale qui est, désormais, sans conteste, le champs le plus dynamique de la discipline. Pourtant, *a contrario* de thèmes comme les étapes de plus en plus multiples et complexes de l'entrée dans la vie adulte, des modes de cohabitation, des décisions en matière de vies matrimoniales, féconde, professionnelle, etc., les fratries sont toujours essentiellement en arrière-plan.

Lorsqu'elles émergent, c'est en outre dans des perspectives souvent très orientées. Ainsi l'analyse de données longitudinales américaines a permis de conforter l'idée néo-malthusienne selon laquelle un grand nombre de frères et de sœurs accroissaient les probabilités de déclassement social (de Blake 1981 à Keister 2003, pour se borner à deux exemples). Dans le contexte français, les études de Bernard Zarca offrent des résultats plus nuancés et soulignent qu'à côté de la reproduction sociale (intergénérationnelle) existent des effets latéraux ou de fratrie⁴.

Plus particulier encore, vu depuis la vieille Europe, le flux particulièrement dynamique d'analyses qui, aux Etats-Unis, mobilisent les données longitudinales et les outils statistiques des recherches sur le cours de la vie afin de mesurer l'influence des aînés et de leurs comportements sur

4 La référence la plus récente est Zarca 1999a. Les travaux de cet auteur sont brièvement discutés ci-dessous et plus en détail dans la contribution de Agnès Fine à ce volume.

l'initiation sexuelle des cadets, et dès lors sur les risques de grossesses dans l'adolescence (Haurin & Mott 1990; East 1996; Powers & Cherng-tay Hsueh 1997; Widmer 1997; Olenick 1998; East & Kiernan 2001). Ce sont des travaux intrinsèquement remarquables qui se fondent sur la théorie des apprentissages sociaux, analysent les interactions avec les parents et au sein de la fratrie en décomposant cette dernière selon le sexe, qui contrôlent pour les effets socioéconomiques ou les caractéristiques familiales non mesurées (fragilité partagée), etc. Mais certaines de ces recherches portent sans réelle discussion critique des jugements normatifs, voire moralisants, sur ce qu'est un «problème social» ou un début de vie sexuelle «adéquat». Sur un mode semblable, Duncan et ses collègues (2001) réussissent l'exploit de distinguer au sein du réseau de 926 jeunes Américains (dont 392 jumeaux) les frères et sœurs, les «meilleurs amis», les camarades de la même volée scolaire selon qu'ils habitent dans le même quartier ou non, et de mesurer la part d'influence de chacun de ces groupes sur le développement des adolescents, défini de manière impressionnante en termes à la fois large et précis: «achievement and delinquency». La première dimension est en fait mesurée par un test de domination du vocabulaire et la deuxième par une échelle de délinquance en 9 modalités, qui va de peindre des graffitis à vendre de la drogue (Duncan, Boisjoly & Harris 2001).

Qu'il nous soit permis de croire que la démographie des fratries peut et doit couvrir bien d'autres champs. Si le cheminement est plus long, plus délicat au sein d'une démographie des familles en plein essor, c'est pour un ensemble de raisons largement partagées avec les autres disciplines des sciences sociales. Ce sont les difficultés méthodologiques à considérer un agglomérat d'individus dont la taille et la composition d'âge et de sexe sont à géométrie variable (cf. la citation de C. Höhn ci-dessus), mais aussi la carence des sources. Il est délicat de collecter des données complètes sur les fratries. Même dans l'enfance, B. Zarca (1999b) montre que passer d'un fichier ménages à un fichier fratries n'est pas un exercice trivial. Les premières définitions opératoires des démographes négligient d'ailleurs la complexité puisqu'elles amenaient à définir la fratrie en des termes très stricts: la descendance légitime d'un couple. Les enfants de lits différents étaient classés séparément malgré leur origine (paternelle ou maternelle) commune. En termes de parcours de vie, suivre tous les frères et sœurs à l'âge adulte est un travail extrêmement lourd et hasardeux, surtout en cas de ruptures familiales suscitant des non-déclarations. Selon de nombreux

auteurs, cela s'explique parce que contrairement aux affaires de couples ou de parenté – qui recouvrent des statuts légaux et des obligations juridiques – les relations de fratrie ne constituent pas une question relevant de l'Etat, donc mobilisant l'arsenal statistique public.

De fait, à la charnière du politique et du démographique, les «crises» conjointes de la famille et de la démographie, qui sont censées avoir succédé au baby-boom, cristallisent l'attention sur les termes de la reproduction, le couple et ses enfants. Les fratries semblent comparativement parées d'un voile d'intemporalité contrastant avec la rapidité des transformations affectant la fécondité, la nuptialité et, plus généralement, les modes de cohabitation et autres «arrangements de vie». C'est d'ailleurs de ces centres d'intérêt dominants qu'a émergé une facette de la question des fratries qui suscite une véritable fascination et de plus en plus d'études ces dernières années, le thème de la recomposition familiale et des redéfinitions de la fratrie qu'elle impose. Dans ce volume, la contribution d'Agnès Martial représente ce courant, la problématique étant aussi abordée en détail dans les chapitres de Agnès Fine et Laurent Toulemon.

A ce stade, il n'est probablement pas inutile de nous moquer un peu de nous-mêmes. Il y a quelques années, en démographie historique, plus de lignes étaient consacrées à déplorer l'absence de recherches sur les réseaux familiaux qu'à relever le défi et travailler la question. Il serait facile de tomber dans ce piège, puisque rien qu'en feuilletant le présent volume, l'on pourrait compter plus d'une trentaine de constats référencés, issus d'une demi-douzaine de disciplines, sur le manque d'études des fratries. En réalité, en démographie les fratries sont étudiées depuis longtemps et restent pourtant méconnues. Monique Buisson (2003, 18-19) fait la même observation pour la sociologie, et ici-même Agnès Fine observe l'approche «par la bande» des anthropologues.

Pour sortir de l'implicite et bâtir une démarche explicite, une première exigence est de définir. Nous partons des deux états des connaissances en sociologie qui ont été dressés par Eric Widmer (1999) et Monique Buisson (2003). Ils sont la principale base sur laquelle nous proposons une brève discussion de la fratrie en temps qu'objet interdisciplinaire que peut et doit explorer utilement une démographie familiale.